

## UN

Toute la journée la pluie n'avait pas cessé. Depuis les premières lueurs les nuages bas avaient recouvert Londres, on aurait cru que le centre de la ville sombre et luisant faisait le gros dos sous le déluge. La pluie tombait dru en lignes verticales ; l'air dans les rues était frais. Dans les parcs et les jardins, les fleurs et les éclosions du début d'avril se dressaient dans un éclatant désordre. Au-dessus des grilles noires, les arbres en bourgeons gouttaient.

À travers les salles bondées des musées et des galeries, le long des allées grouillantes des grands magasins, au-dessus des meubles et des corbeilles à papier débordantes des grands bureaux paysagers, dans les trains et dans les autobus, planait la douce odeur malsaine des vêtements mouillés en train de sécher. La pluie avait dominé le jour, s'infiltrant dans les pensées et les conversations, aussi bien que dans les réceptions des grands hôtels et les halls de

réservations des stations de chemin de fer souterraines.

À présent, en fin d'après-midi, alors que la journée de travail touchait à sa fin et que la circulation s'ébranlait en longues files trépidantes, les piétons en hordes pressées se frayaient leur chemin à travers la ville, têtes baissées sous des parapluies et cols relevés. Ils marchaient plus vite que d'habitude, et grimaçaient lorsqu'ils s'arrêtaient en rangs pour traverser les rues animées. On aurait dit que la pluie continue les séparait les uns des autres, et éveillait en chacun une détermination irritable à distancer ses prochains. La lumière, à présent, était de la couleur de l'ambre, diffusée d'un horizon pâle, et l'espace entre les gouttes s'élargissait, mais, alors qu'il continuait à pleuvoir, comme dans un autre registre, le ciel gagnait en luminosité. John White, debout sous un porche dans Haymarket, était conscient de ce changement de la lumière tandis qu'il regardait sa femme entrer dans un cinéma en compagnie d'un homme qu'il n'avait jamais vu auparavant.

Plus tard dans la soirée, dans le sous-sol sombre et bruyant d'un restaurant, où de grandes serveuses blondes se démenaient et zigzaguaient en tenant en l'air des plateaux de terrines de crabes du Maryland et de salade verte, John racontait l'histoire de sa journée à Sarah, sa cousine. La petite

table où ils étaient assis, nichée dans une alcôve faiblement éclairée, tenait les cousins à l'écart du volume ascendant des voix, du cliquetis et du scintillement des couverts, et du passage continu des dîneurs, à la mine satisfaite ou décidée, qui se rendaient du bar à leurs tables, ou se saluaient les uns les autres par de brefs aboiements de bienvenue. Sarah, assise le dos au mur, tout en écoutant John, laissait son regard intelligent courir sans trêve sur les détails de cette clameur sans importance. Ses mots arrivaient par groupes compacts, le discours de quelqu'un qui, toute la journée, s'était parlé à lui-même dans sa tête. Son imperméable blanc était jeté n'importe comment en travers d'une chaise ; son pantalon était fripé. Il avait perdu sa cravate la veille. Sarah était élégante et soignée. Son tailleur sombre était impeccablement ajusté à la taille, son chemisier à col ouvert révélait une peau saine, bien entretenue ; ses petites boucles d'oreilles et ses cheveux châtaines raides, coupés en une frange modeste, tout contribuait à son aisance et à son alacrité de femme d'affaires. Mais cette allure masquait une compassion profonde ; elle était désolée de voir John si perturbé, mais elle ne savait pas quoi faire pour l'aider.

Le visage de son cousin était blême, et ses fameux yeux bleus étaient bordés de cernes rouges de fatigue ; ses cheveux blonds comme les blés,

repoussés derrière ses oreilles, avaient l'air gras et hirsutes. Son indolence séduisante, qui avait fait son humour et son charme, avait été remplacée par une nervosité qui le rendait inconsistant. À chaque instant, on aurait dit qu'il luttait contre de brusques assauts de frayeur ; seuls sa jalousie et son désespoir étaient assez forts pour le divertir de cette morbide conscience de lui-même qui était la sienne. Sarah, se souvenant de la date de l'anniversaire de John, se souviendrait de dire à Robert, son compagnon, que John n'avait que trente ans. Elle en avait presque quarante ; elle gagnait plus d'argent que son cousin, même si celui-ci n'avait pas à travailler, et elle croyait jouir d'une qualité de vie meilleure. Elle avait observé les gens à son bureau, au fil des ans, qui tenaient le coup grâce aux drogues que John devait à présent prendre ; pris de panique dans le petit bain de la maladie mentale, les dépressifs et les névrosés avaient tous soit appris à nager soit coulé d'épuisement. C'était un miroir que leur monde, d'une si cruelle ressemblance à la réalité qu'il offrait des illusions d'espoir qui volaient en éclats au simple contact. C'était aussi un monde de plus en plus affairé ; comme dirait Robert : « C'est fou ce qu'on est entouré de... » Se détachant du bruit du restaurant, la voix de John interrompit les pensées de Sarah.

– Les gens, disait-il, se sont toujours confiés à moi ; c'est un don que j'ai – j'ignore pourquoi.

Même des gens que je connais à peine vont me parler de trucs que leurs partenaires ne savent pas, de problèmes qu'ils n'ont jamais surmontés et de personnes qu'ils ont failli épouser. Mais dans le seul cas, le seul cas pourri, où cela avait vraiment de l'importance...

Le regard de Sarah retourna à la contemplation du restaurant animé : une foule de théâtre était assise, opulente et confiante ; il y avait une table pour deux amoureux renfrognés sous une lampe à abat-jour en cuivre – lui se donnant de petites tapes sur les doigts, et ne disant pas mot, elle se levant immédiatement en quête du vestiaire : une querelle qui couvait. Sarah essaya de se concentrer sur John. Bien sûr, le problème, s'il avait un nom, c'était Anne ; le problème avait toujours été Anne. Elle espérait que John n'allait pas pleurer, pas en public ; malgré toute sa sollicitude, Sarah aurait trouvé des larmes embarrassantes – l'extériorisation du ras le bol, comme elle disait à ses amis.

Pour l'esprit analytique de Sarah, qui calculait la valeur de l'information comme si c'était au poids, l'histoire de la journée de John était à la fois mince et déconcertante. De huit heures du matin jusqu'à ce qu'il aperçoive Anne à juste passé dix-huit heures, il avait arpenté et réarpenté sous la pluie le même itinéraire. Partant devant le Royal Festival Hall, où les pavés du passage supérieur étaient noyés

sous d'immenses flaques d'eau peu profondes, il avait cheminé sur toute la longueur cendrée de Hungerford Bridge, s'arrêtant de temps à autre pour regarder en contrebas le fleuve criblé par la pluie. Derrière lui, les trains du matin s'engouffraient, dans un fracas de ferraille, dans la mâchoire béante de la gare futuriste de Charing Cross ; devant, il avait vu l'arche basse et blanche de Waterloo Bridge, qui soulignait les tours brumeuses de la City au-delà. Il s'était senti accablé par l'indifférence de Londres à l'égard de sa mission : pas un détail de la vue, des blocs gris, géométriques, au sud, ou de la flèche de gâteau de mariage de Saint Bride au nord, ne possédait de qualité susceptible de lui rappeler quoi que ce soit de bon en lui-même, ou chez d'autres inconnus. Le matin pluvieux avait vidé la ville de toute compassion. Il n'y avait plus que des bâtiments humides et l'irritation stagnante des citoyens gênés dans leur affairément.

Sur les marches qui descendaient jusqu'à l'entrée de la station Embankment, sur la rive nord du fleuve, John avait vu des spirales de boue fine dans l'eau de pluie répandue en travers de son chemin ; au même niveau que le toit bas de la station, il avait vu des caisses bleues fracturées et un rouleau de fil de fer rouillé ; quelques affiches, grattées et déchirées, annonçaient une Foire artisanale pour les sans-abri, qui devait se tenir dans une crypte. Mais

les sans-abri eux-mêmes, tandis que John parcourait avec une détermination soudaine le hall sonore de la station de métro, jusqu'au pied de Villiers Street, n'étaient nulle part visibles. Deux garçons asiatiques déchargeaient des magazines ; un fleuriste, les commissures de la bouche tombant de dégoût, se versait du thé d'une Thermos, debout à côté de son étal chargé. Les iris, les œillets, les mignardises, les lys et les jonquilles, leurs pétales étincelant d'humidité, avaient formé une explosion maîtrisée de couleur contrastant avec la terne monotonie de la rue. Un taxi avait tourné au coin, éclaboussant une jeune femme ; ses roues avaient émis un sifflement sur la chaussée mouillée.

Tandis qu'il racontait ces scènes à Sarah, John se rendait compte que la journée entière était demeurée intacte dans sa mémoire ; il pouvait parcourir la suite des événements, et s'arrêter sur des détails choisis, comme si ses souvenirs étaient un film non encore monté. Et les séquences de ce film contenaient des images qui étaient à la fois vides et vivaces ; elles avaient atteint, pour John, à une parfaite clarté, ou à une signification, à cause du drame auquel elles conduisaient. Pour John, l'impact de la journée s'était produit à la fin, lorsqu'il avait aperçu sa femme qui s'était séparée de lui, et à présent la résonance de cet impact venait animer en retour la banalité du tout. La voix de John qui, au début,

était basse et pressante, se fit ensuite traînante et enfumée; il tripotait une cigarette ou le goulot d'une bouteille en parlant. La douleur qu'il éprouvait de l'absence d'Anne était une douleur physique, qui le transperçait jusqu'aux os. Avec son café, Sarah buvait du whisky; elle avait décidé d'accorder à son cousin jusqu'à onze heures pour le délivrer de son fardeau. Elle essayait de se rappeler où elle s'était garée, dans la confusion inquiétante que la journée de John avait jetée dans l'ordre de la sienne. Surtout, elle détestait l'idée que son élégant cousin pourrait aisément devenir un raseur.

En arrivant en haut de Villiers Street, John s'était arrêté une fois de plus. Le Strand était encombré par la circulation, qui s'écoulait au compte-gouttes dans Trafalgar Square. À la gare de Charing Cross il but un café décaféiné. Assis à une table en plastique blanc, sous une arche sans caractère, il avait observé les gens qui se rencontraient et vaquaient à leurs occupations, leurs vies verrouillées derrière leurs yeux. Le sucre multicolore avait tracé des cercles roses et bleus dans la mousse de son café, qu'il avait lissés en leur imprimant des formes nouvelles avec le dos de sa cuiller. De temps à autre, des bourrasques de pluie s'étaient engouffrées sous l'arche; les voitures entraient et sortaient de l'avant-cour de la gare, s'arrêtant dans un cahot en cherchant un intervalle pour se glisser dans la



circulation. Et pourtant John restait assis à sa table en plastique, essayant d'observer chaque visage, et espérant mais ne voulant pas voir Anne. Il savait qu'Anne travaillait dans un grand bureau, qui se trouvait à un coin à l'ouest ou à l'est de Trafalgar Square. Elle s'y rendait à pied, tous les jours de la semaine, depuis Waterloo. John avait le sentiment d'être assis au centre du monde de sa femme, et d'avoir violé une sorte d'intimité.

– Mais pourquoi est-ce que tu ne lui as pas simplement passé un coup de fil ? lui demanda Sarah, l'interrompant quand elle aurait dû garder le silence.

– Parce que je ne pouvais pas...

Les boutiques nouvellement construites qui étaient juste en train d'ouvrir, et les couloirs de bois détrempe qui formaient un tunnel pour les piétons dans le dédale des échafaudages, étaient tous, aux yeux de John, les gardiens de l'indépendance de sa femme. Même les reflets des pull-overs et des jupes – ombres turquoise liquide – dans les vitrines d'un magasin de vêtements, semblaient contrariés par sa présence, comme des femmes défendant une représentante offensée de leur sexe. Les foules du matin avaient enveloppé John dans sa honte. Il savait qu'il n'avait aucun droit de suivre Anne, maintenant qu'elle avait commencé sa nouvelle vie sans lui. Marchant vers les bassins couverts des fontaines de Trafalgar Square, il vit que la journée

de travail avait commencé. Il était à la dérive dans une soudaine immensité; devant lui, la longue masse basse de la National Gallery présentait au jour gris des volets fermés. À gauche de la galerie d'autres constructions étaient en cours. Se tournant, John aperçut les drapeaux et le cordon doré en travers du portail central de l'Arche de l'Amirauté. Une sirène déchira l'air de son hurlement abrégé; des éclairs de lumière bleue fusèrent momentanément sur le toit d'une voiture de police.

Sarah, recroisant ses jambes sous la table, ne pouvait voir que le caractère désespéré de la situation de son cousin; elle était gênée pour lui, et s'étonnait de son attachement tenace au passé. « Tu ne peux pas revenir en arrière, » dit-elle, mais John n'écoutait pas. Elle se souvenait du mariage dans le Sussex – il avait plu, également. Par un samedi après-midi mouillé, cinq ans plus tôt, John et Anne s'étaient tenus sur les larges marches de pierre d'une église près de Lancing. Tout le monde avait été si contents pour eux; ce mariage avait paru plus sincère que tout autre auquel Sarah avait assisté. Le léger sourire d'Anne, presque moqueur, avait manifesté qu'elle se trouvait amusante en jeune mariée. Dans sa longue robe blanche, avec son voile de gaze raide repoussé négligemment sur l'épaule, elle avait descendu l'escalier de l'église avec une prudence extrême, son bras droit reposant

légèrement par-dessus celui de John. Elle avait mimé une dégringolade, ce qui avait soulevé un franc éclat de rires. Anne, qui n'avait jamais rien fait qu'elle ne voulait pas faire, et dont la popularité et la détermination avaient rendue pratiquement inconcevable l'idée qu'elle se marie, était une femme que tous les hommes intelligents admiraient. Elle pouvait boire plus que la plupart des hommes, raconter des histoires plus drôles que presque n'importe qui, imiter ses détracteurs avec une justesse impitoyable ; elle avait fait le tour du monde non pas une fois mais trois ; une de ses demoiselles d'honneur était indienne, l'autre de la Nouvelle-Orléans.

Anne avait rencontré John sur le quai de la gare de Worthing, par un matin humide de mai, et ils s'étaient disputés à propos d'un parapluie perdu. Les débuts de leur liaison, ainsi que le soutenait Robert, avaient tenu de l'intrigue d'une comédie musicale. « Il ne manque que les chansons » avait-il dit, « pour prendre comme vedettes Judy Garland et Frank Sinatra... » Sarah se rappela cette raillerie en remarquant les taches de nicotine entre l'index et le majeur de la main gauche de John. Anne avait remarqué, elle aussi, que les fumeurs gauchers étaient rares ; mais elle avait aimé la façon dont John tenait sa cigarette enfoncée entre les articulations inférieures de ses doigts. Chez d'autre, ce manié-

risme eût paru affecté; chez John, avec ses yeux bleus vifs, ses cheveux blonds en bataille et sa beauté frappante, la posture indolente de sa manière de fumer avait semblé puérile et élégante. D'autres hommes, moins à l'aise dans leur peau, avaient essayé de l'imiter; d'autres hommes, aussi, avaient été jaloux de John à cause de sa grande et jolie femme, et de l'amitié manifeste qui avait existé au cœur de leur union. Dans le mariage d'Anne et de John il y avait eu, pendant trois ans au moins, une harmonie intime de force et de dévouement; aucun des partenaires n'avait consciemment mené la danse; tous deux avaient su, comme de façon innée, quand faire valoir ses droits et quand battre en retraite, combinant et respectant leurs différentes facettes afin d'assurer la protection de leur monde secret et de leurs parties de rires privées. Tel était le fondement de leur amour, et leur défense contre le monde. Cela avait été, au départ, une chimie efficace d'une beauté époustouflante; mais, pensait Sarah, il y avait eu des sourires cruels quand les ingrédients chimiques avaient mal tourné. Dégustant son whisky, Sarah jeta un coup d'œil au collage de petites photographies encadrées qui couvraient le mur du restaurant : elles montraient des hommes aux cheveux argentés portant des lunettes noires, buvant sur des balcons vénitiens, ou souriant à l'appareil à côté de jeunes Américaines décontractées; il

y avait des dames distinguées, dans l'encadrement d'arches gothiques – l'une donnant à manger une tranche de carpaccio à son Sealyham – un document intime sur la récréation méditerranéenne des riches Italo-Américains au cours des années dix-neuf cent cinquante et soixante, aux étés fixés pour l'éternité sur de la pellicule en noir et blanc. Indifférents au présent, les visages de ces étrangers prospères répondaient à une réception privée sous verre. Leurs expressions confiantes étaient à l'abri pour toujours. Et il semblait en être allé ainsi d'Anne et de John. Sarah revint à la voix de son cousin ; elle ne pouvait pas dire s'il était ivre ou non.

Du côté nord de Trafalgar Square, un peu après neuf heures et demie du matin, John s'était reposé contre la pierre mouillée de la balustrade pour essayer de rassembler ses pensées. Son chemin s'étendait à l'ouest, en direction de Haymarket ; la limite de sa ronde serait la statue d'Éros à Piccadilly. Au-delà du passage pour les piétons il voyait les lumières pâles dans les hautes fenêtres d'une banque privée ; au-delà de la banque il y avait un carrefour animé ; au-delà de celui-ci, éclipsés alors par le passage d'un autobus, se trouvaient les piliers de marbre gris et les portes en verre salies d'un immeuble de bureaux écrasé qui ne portait pas de nom. Il se remit une fois de plus en marche, se faufilant prestement entre les voitures ruisselantes

qui attendaient comme si un rendez-vous urgent l'appelait. Mais dans sa tête il avait parlé à Anne. D'abord, il s'excusait auprès de son épouse séparée – ils n'étaient pas divorcés, se rappela-t-il – de la suivre à Londres ; elle écoutait, pour commencer, avec impatience, puis elle baissait la tête de chagrin.

– Peu importe ce que nous avons fait, ou pas fait, l'un ou l'autre, disait-il sérieusement, l'important c'est que nous nous aimons, et qu'aucun de nous ne sera de nouveau heureux, ou de nouveau complet, sans l'autre...

Anne, frissonnant légèrement, lui prenait le bras comme elle l'avait toujours fait ; ils se tenaient sous l'auvent dégoulinant d'un petit café.

– J'ai changé, disait John, j'ai grandi et mis des choses en route ; des choses à faire...

– Vraiment ?

– Vraiment. J'ai tellement de boulot à présent. Tu ne le croirais pas. Ce ne sera plus comme c'était. S'il te plaît Anne, reviens, ne serait-ce que quelques jours. Juste pour voir. Tu me manques. Ce n'est pas une question d'analyse...

– Tu me manques aussi, John.

Les images avaient disparu, et la voix d'Anne s'était dissoute dans le bruit du trafic. En levant les yeux, John vit des touristes aux visages fermés endurant la pluie : des Américains, vêtus d'imperméables beiges, se dirigeaient vers Jermyn Street ;

quelques Suédois stoïques, les capuchons de leurs anoraks lacés bien serrés, marchaient sans bruit en direction de Leicester Street. John regarda dans les yeux sans couleur d'un jeune homme dont les mains étaient longues et roses et dont la moustache blonde s'ébouriffait au-dessus de sa lèvre supérieure. Lorsque John parlait à Anne dans son imagination, celle-ci paraissait incapable de la méchanceté, et de l'indifférence dévastatrice, qu'elle lui avait manifestées peu de temps avant leur séparation. Elle était une Anne d'avant les problèmes, de quand la vie allait bien. Puis John avait vu Éros. Un panneau annonçait un passage souterrain inondé. Il reformula sa supplique imaginaire à Anne : « Peu importe ce que nous pouvons penser l'un ou l'autre... »

Sarah demanda l'addition. D'un signe de tête à peine perceptible, elle avait attiré l'attention du serveur, et esquissé le petit geste d'une signature sur la paume de sa main.

– Et donc ? dit-elle, en regardant son cousin.

– Et donc j'ai refait le même chemin peut-être quinze fois ; ou peut-être pas autant que ça. Je me suis arrêté pour manger un sandwich.

– Donc quand as-tu réellement vu Anne ?

L'expression de John était engourdie, mécanique.

– Vers six heures ; c'était elle, sans doute aucun, et un homme.